

Jean Bégoïn

Toulouse, avril 1994

LA VIOLENCE DU DESESPOIR

La notion de violence est aujourd'hui si couramment utilisée dans le domaine social que je trouve nécessaire de la redéfinir, avant de m'engager dans une discussion de la nature de la violence dans la vie psychique - domaine auquel je me limiterai ici. La notion de violence associe deux aspects : d'une part, une idée de force, de recours à la force mais qui comporte simultanément l'idée d'une force brutale ou d'une utilisation abusive de la force, comme user de violence envers quelqu'un. Cette association de force et d'abus de la force, peut s'accompagner d'une connotation de recours à la force physique, à la violence physique, bien qu'il existe aussi des violences purement verbales, mais celles-ci sont en général proférées d'une manière qui implique une intense participation corporelle à l'expression de la violence psychique. La violence se situe donc à la limite entre le physique et le psychique et nous verrons qu'elle peut se concevoir comme le viol des limites du self en tant qu'espace propre de l'individu, c'est-à-dire l'espace privé constitutif de l'identité propre du sujet. Dans le domaine de la psychologie interindividuelle, la violence s'exprime phénoménologiquement par l'intrusivité et l'emprise.

J'ai été amené à forger cette expression, "la violence du désespoir", à partir de l'expression bien connue "l'énergie du désespoir", pour souligner le lien qui existe, à mon avis, entre la violence et les défenses contre la dépression et contre la terreur de la dépression, l'excès de souffrance psychique entraînant un excès de la force des défenses contre elle. Car l'énigme, c'est celle de la souffrance psychique, de sa nature et des défenses qui sont utilisées contre elle.

En cherchant des armes - conceptuelles, bien sûr - pour affronter cette énigme, Sigmund Freud se référa à l'énigme du Sphinx et pensa, nouvel Oedipe, la résoudre par la description du complexe auquel il donna ce nom, le "complexe d'Oedipe". Après bien des résistances, la notion a fait finalement fortune. Mais, comme toujours,

c'est alors qu'elle n'a plus été suffisante. Devant les aspects de la souffrance humaine qui restaient énigmatiques et qui résistaient à la compréhension analytique, en particulier dans ses aspects paradoxalement répétitifs, Freud en est venu à faire l'hypothèse d'une force instinctuelle opposée aux forces de vie, une pulsion de mort faisant partie intégrante de l'être et opposée à la libido incarnant la pulsion de vie. Après avoir très longtemps travaillé en utilisant ce concept d'une bipolarité innée des pulsions, très largement utilisé et développé par certains des continuateurs de l'œuvre de Freud comme Mélanie Klein et bien d'autres, j'ai fini par m'apercevoir que la façon dont j'utilisais dans mon travail cette "théorie des pulsions", telle qu'on me l'avait enseignée, était insatisfaisante. Je me suis trouvé, en particulier, en bute à une difficulté à laquelle Freud s'était aussi trouvé confronté, celle de la terminaison de certaines analyses. Dans certains cas, la possibilité de la fin de l'analyse était en effet contrecarrée par l'apparition et la révélation d'une souffrance psychique nouvelle et intolérable qui obligeaient à poursuivre le travail analytique. Dans son article "Analyse terminée et analyse interminable", Freud a rattaché les résistances ultimes à l'analyse à ce qu'il nomme "le roc du biologique", c'est-à-dire l'envie du pénis chez la femme et la révolte contre la position passive chez l'homme et Freud conclut, curieusement, que, dans les deux cas, ce roc serait donc celui du "refus de la féminité". Je dis "curieusement" parce qu'on aurait pu aussi conclure que, dans les deux cas, la résistance est celle de l'intégration de l'identité sexuelle de l'être, avec ses éléments bisexuels apparaissant masculins chez la femme et auxquels elle ne voudrait pas renoncer, et féminins chez l'homme, et qu'il désavouerait. Cela existe, certes, mais j'ai été amené à interpréter ces faits non pas en termes biologiques mais en termes psychologiques de souffrance psychique: je pense maintenant que ce que Freud a identifié comme le "refus de la féminité" est basé, en fait, sur l'horreur et la terreur de la dépression, car les sentiments dépressifs sont ressentis, dans les deux sexes, comme contenus dans les parties considérées comme féminines de la personnalité. Et cela pour une raison simple mais déterminante : ce sont celles qui se sont développées en identification avec la mère, dans cette relation première entre la mère et l'enfant où celui-ci fait les expériences décisives pour la naissance et la constitution de sa vie psychique; ce qui comporte, en tout premier lieu, le développement des moyens de faire face à la souffrance (psychique) sans pour autant entraver les processus de croissance psychique; cela ne peut se réaliser que par l'intériorisation

d'objets internes sur lesquels puisse s'appuyer le moi de l'enfant lorsque ces objets sont capables de recevoir la souffrance sans être détruits par elle.

L'énigme de la nature de la souffrance psychique doit se rattacher à l'énigme de la vie en général et aux lois de son évolution. Mais il semble bien que la vie psychique possède sa propre spécificité : celle de ne pouvoir naître et se développer que si elle est transmise dans des conditions suffisamment bonnes. Là aussi, la raison en est relativement simple : la vie psychique est essentiellement relationnelle, elle est faite de l'histoire des relations intersubjectives, on peut même dire qu'elle est intersubjective ou elle n'est pas. L'étude des interactions précoces entre la mère et l'enfant a montré que le point crucial de ces interactions est celui de la réciprocité, dans le sens de la symétrie et de l'harmonie nécessaires entre l'investissement que le bébé fait de sa mère et l'investissement que la mère fait de lui. Leur dysharmonie entraîne chez le nourrisson une pathologie qui peut devenir vite massive, en raison des troubles de l'alimentation et du sommeil. Mais il est remarquable de constater qu'une pathologie impressionnante peut fondre comme neige au soleil si tôt qu'une interaction plus harmonieuse est rétablie entre la mère et l'enfant. Par contre, si l'harmonie ne se rétablit pas, des troubles profonds s'installent qui deviennent quasi irréversibles lorsqu'ils se prolongent trop longtemps : ils laissent une lésion définitive de la capacité d'établir les liens interpersonnels constitutifs de la vie psychique, comme dans l'autisme et d'autres tableaux psychotiques.

Sans entrer dans une description trop longue et trop compliquée des conditions des débuts de la vie psychique, qui ne sont évidemment pas simples, il est néanmoins nécessaire de s'en faire une certaine représentation pour pouvoir aborder le problème de la violence. Deux notions particulièrement importantes doivent être évoquées à cet égard : celle de relation contenante comme constitutive du sentiment de sécurité de base de l'être - et celle de relation esthétique comme constitutive du plaisir de vivre. Ces deux notions font bien sûr partie du même processus global dont elles représentent deux aspects, parmi beaucoup d'autres, que nous sommes contraints de séparer artificiellement pour les décrire et tenter d'apercevoir non pas la nature même du processus si mystérieux de la croissance psychique, mais peut-être quelque esquisse de sa silhouette.

Nous savons tous, par expérience, que le sentiment d'exister est susceptible de subir des vicissitudes plus ou moins grandes. La psychopathologie a décrit des altérations de ce sentiment sous forme, par exemple, de sentiments de dépersonnalisation, de troubles de l'image de soi, en particulier de l'image du corps propre. Les travaux sur l'autisme infantile ont confirmé les intuitions cliniques de Winnicott sur ce qu'il a appelé le "going on being" (continuer à se sentir exister), en montrant que l'angoisse fondamentale des enfants autistes est celle d'un anéantissement de ce sentiment d'être. Celui-ci n'est donc pas donné en soi mais le fruit d'un développement, qui implique que l'interaction entre le nouveau-né et son entourage doit être capable de permettre au bébé de se constituer une enveloppe psychique suffisamment fiable, qui puisse remplacer les sensations pré-natales d'être contenu à l'intérieur du corps maternel. C'est la relation contenant-contenu qui a été décrite par le psychanalyste anglais Bion comme une relation d'identification mutuelle, entre la mère et l'enfant, et qui permet le développement de la pensée grâce aux capacités réceptives et contenantantes de l'appareil psychique de la mère, que Bion a désigné comme "la capacité de rêverie" de la mère. Mais il s'agissait d'une description de mécanismes psychiques qui restait abstraite et intellectuelle, l'aspect plus émotionnel de la relation contenant-contenu étant essentiellement limité à la fonction de recevoir, de contenir et de transformer les angoisses d'anéantissement de l'enfant.

L'aspect libidinal de la relation primaire entre le nourrisson et son entourage avait été décrit par ailleurs, mais de façon clivée : du côté de la mère sous le nom de "préoccupation maternelle primaire" et de "mère suffisamment bonne" par Winnicott, et, du côté du bébé, par M. Balint sous le nom d'"amour primaire". D. Meltzer y a ajouté, ces dernières années, une dimension "esthétique" qui tente de rassembler et d'harmoniser tous ces éléments trop éparpillés en points de vue multiples, en trop de vertex comme le dirait Bion. La dimension esthétique de la relation primaire est liée, selon Meltzer, à l'éblouissement de la découverte post-natale du monde extérieur par le nouveau-né et à son interrogation sur ce monde incarné par sa mère : est-ce aussi beau à l'intérieur qu'à l'extérieur ? Cette interrogation, impliquant tant l'aspect épistémophilique que libidinal de la pulsion, lance le "conflit esthétique" qui devient le conflit psychique de base de l'être. Je pense, quant à moi, que le point crucial des toutes premières interactions entre l'enfant et son environnement est celui de la réciprocité, réciprocity de l'investissement mutuel empreint d'admiration entre une

“mère suffisamment belle et son bébé suffisamment beau”, comme le dit Meltzer en reprenant et complétant la formulation de Winnicott. Dans cette perspective, je crois que le sentiment esthétique évoqué par Meltzer doit être compris comme le témoin de la réussite et donc de la beauté de la rencontre entre l’investissement de l’enfant et celui de la mère, suffisamment contenu par celui du père. Il est très évident qu’une telle “rencontre” est nécessaire pour assurer le sentiment d’existence et la sécurité de base du bébé, car elle permet de tisser, grâce à l’investissement mutuel des soins et de l’attention maternelle, un substitut psychique intersubjectif post-natal à la fonction pré-natale physiquement contenante du corps maternel, qui a été perdue de façon plus ou moins violente à la naissance. L’aspect esthétique de la rencontre établit simultanément les bases du plaisir de vivre.

En fait, d’ailleurs, les travaux actuels sur la vie pré-natale (tels que les a cités B. Cyrulnik dans “Les Nourritures affectives”) laissent à penser que de tels processus observables après la naissance (comme le rapporte D. Stern dans “Le monde interpersonnel du nourrisson”) et marquant le début de la vie psychique et de la symbolisation, commencent sans doute déjà à se développer in-utero pendant les deux ou trois derniers mois de la grossesse (ce qui enlève de sa spécificité au choc esthétique de la découverte du monde, imaginé par Meltzer à la naissance). Ce tissage inter relationnel est la base de ce que l’on nomme parfois un “narcissisme sain” que je vois donc non seulement comme l’établissement de la sécurité de base de l’être mais aussi et simultanément comme une rencontre entre le bébé et son environnement qui soit suffisamment bonne pour être admirée comme belle et faire aimer la vie, faire que la vie vaille la peine d’être vécue et aimée.

C’est pourquoi je définis maintenant les relations narcissiques non pas comme des relations anobjectales (sauf dans le cas extrême du narcissisme autistique anti-objectal), mais au contraire comme des relations qui comportent, comme la relation primaire avec les parents, l’investissement très puissant d’un objet ressenti par le sujet comme devant remplir pour lui des fonctions indispensables à sa sécurité et à son développement. La relation d’objet narcissique constitue par excellence la matrice du changement et de la croissance psychique. Lorsqu’elle remplit sa fonction, elle est le contenant, dans le sens de Bion, de la croissance à venir. Elle est nécessaire pour aider le sujet à contenir et élaborer les sentiments de perte qui accompagnent tout changement, à quelque stade de développement que ce soit. Elle est donc aussi à la

base de la relation analytique. Par contre, lorsque cette matrice présente des aspects trop pathologiques et qu'elle ne peut remplir ses fonctions matricielles, elle devient, selon l'expression introduite par D. Meltzer, un "claustrum" qui emprisonne et écrase les capacités potentielles de croissance psychique. Les aspects normaux ou pathologiques des relations narcissiques sont toujours le résultat heureux ou malheureux d'une interaction intense. En effet, l'aspect économique de ce genre de relation reste marqué par ses origines et ses exigences de totalité et de réciprocité : il reste le prototype du lien passionnel, tant dans ses formes normales comme le lien amoureux, que dans ses formes pathologiques les plus diverses, y compris le délire.

C'est le problème de l'intensité de la souffrance psychique qui commande le sens de l'évolution, la direction dans laquelle celle-ci va se faire. La souffrance de base de l'être est la dépression primaire, c'est-à-dire celle qui est vécue lorsque l'individu est totalement dépendant de son environnement pour sa naissance psychique et qu'il n'y trouve pas les conditions "suffisamment bonnes" nécessaires pour permettre cette naissance. Ces conditions s'expriment toujours à travers une interaction entre le sujet et son environnement.

La souffrance dépressive primaire est en soi intolérable car elle est synonyme de mort psychique. Pour sa survie, le sujet doit évacuer et transformer l'excès intolérable de souffrance. Il dépend donc pour cela de l'existence d'un objet contenant. Lorsque cet objet n'est pas rencontré, la souffrance de ne pas pouvoir se développer sera telle qu'elle sera responsable de l'existence d'un noyau de désespoir plus ou moins caché mais permanent, subsistant au fond de l'être. La lutte contre ce noyau de désespoir sera, elle aussi, permanente et alimentera toutes les formes de violence. Le prototype de la violence consiste à évacuer l'excès de souffrance psychique dans un objet avec lequel un lien d'amour et de réciprocité n'a pas été suffisamment établi : c'est le modèle de l'identification projective pathologique telle que M. Klein l'a décrite en premier en tant que mécanisme schizo-paranoïde. C'est, en effet, une identification intrusive et qui s'accompagne d'un fantasme très concret d'emprise et de contrôle omnipotent de l'objet, qui devient doublement persécuteur, du fait non seulement de la haine qu'il inspire mais aussi parce qu'il est ressenti comme attaqué par l'excès de souffrance violemment projetée en lui, ce qui le rend susceptible d'attaquer à son tour, selon la loi du talion. C'est la racine de la paranoïa, qui reste au centre de toute

psychopathologie. Les identifications narcissiques pathologiques emprisonnent et écrasent les capacités potentielles de croissance psychique, elles réalisent ce que Meltzer a nommé un claustrum. Vous avez entendu, vendredi soir, un très intéressant exposé de Mme Joyce Aïn sur l'emprise maternelle. Je suis tout à fait d'accord avec la perspective clinique qu'elle propose. Simplement, je ne crois pas qu'il soit nécessaire de distinguer une pulsion d'emprise en tant que telle, substitut d'une ci-devant pulsion de mort. A mon sens, ce sont des identifications projectives pathologiques qui réalisent ces relations d'emprise mutuelle telles que les a évoquées Mme Aïn, et où les sujets restent prisonniers de la violence des investissements narcissiques qui ferment la voie du développement au lieu de l'ouvrir.

La perspective que je propose débouche sur une façon nouvelle de concevoir la nature et l'action des pulsions destructrices dans la psyché. Non plus comme une violence tenant à la nature même de la pulsion, une sorte de violence ontologique de la matière (Freud) ou de "violence fondamentale" (J. Bergeret), mais comme une violence témoignant de l'existence d'un noyau de désespoir, du désespoir de ne pouvoir se développer. C'est un renversement de la perspective généralement adoptée jusqu'alors et où les "pouvoirs du négatif" étaient essentiellement attribués à la pulsion de mort. Mon hypothèse est que ce que l'on a décrit habituellement sous le nom de pulsion de mort correspond, non pas à une tendance négative ou destructrice innée, mais à un renversement en son contraire de la pulsion de vie lorsque celle-ci ne trouve pas le moyen de s'enraciner dans le milieu ambiant pour s'y développer.

Des auteurs aussi différents que Laplanche et Meltzer ont évoqué l'aspect énigmatique du premier objet pour l'enfant : on revient toujours aux anciens mythes. Mais je pense que les mythes, comme les rêves, doivent non pas être pris à la lettre mais interprétés. En outre, il ne faut pas confondre mystère et énigme, le mystère peut posséder une aura attirante, l'énigme, telle celle du Sphinx, est typiquement indéchiffrable et redoutable. Je pense que l'aspect trop énigmatique de l'intérieur de l'objet primaire peut être considéré, surtout s'il survient trop précocement, comme l'un des aspects possibles d'une interaction insuffisamment harmonieuse, d'un manque de réciprocité dans l'investissement mutuel de la mère et de son bébé. Un pas de plus et l'intérieur de l'objet peut être imaginé, ou même perçu (les compétences du bébé sont particulièrement développées à cet égard) non pas seulement comme

énigmatique et éveillant la pulsion épistémophilique avec le besoin d'explorer et de savoir, mais comme contenant des choses extrêmement dangereuses, source non plus d'admiration mais d'horreur. Ces choses dangereuses sont souvent des objets morts et des affects dépressifs contenus par la mère dans sa vie psychique; ailleurs, ce peut être une attitude intérieure de rejet du bébé, si la culpabilité de la mère (envers sa propre mère interne) est trop violente, ou encore si sa déception envers, par exemple, le sexe de l'enfant ou à cause d'une malformation physique de celui-ci, est trop grande. De très nombreux facteurs peuvent entraver les capacités d'investissement de la mère que la grossesse et l'accouchement mettent toujours dans une situation de grande vulnérabilité. Le rôle du père est particulièrement important à cet égard, il est nécessaire pour contenir l'excès d'angoisse et soutenir l'investissement de la mère; le père, la mère et le bébé réalisent ainsi une union à trois, qui a été décrite sous divers noms : triade narcissique de B. Grunberger ou Unité originaire de Perez-Sanchez et Abello. Mais lorsque les conditions ne sont pas suffisamment favorables, l'aspect esthétique de l'amour primaire mutuel ne pouvant pas être créé, en lieu et place se développe le négatif de l'admiration primaire : l'horreur. Elle est figurée dans la mythologie par la figure de Méduse avec son pouvoir paralysant et mortel, image de l'angoisse du trou noir de la dépression primaire et de l'avortement de la naissance psychique.

Freud avait soulevé la question du renversement de la pulsion en son contraire, comme dans le sado-masochisme. Bion a décrit un mécanisme plus primitif, qui est sans doute à l'œuvre dans la négativation primaire de la pulsion : c'est le "renversement de la fonction alpha", c'est-à-dire de la fonction psychique de représentation et de symbolisation. Lorsque les conditions sont défavorables, celle-ci fonctionne à l'envers : au lieu de fabriquer des symboles qui sont les aliments de la vie psychique (Cf. Les nourritures affectives, de B. Cyrulnik), ceux-ci sont détruits et réduits à des éléments bruts, non utilisables par la pensée et qui ne sont bons qu'à être expulsés de soi. J'ai constaté en clinique que les sujets qui n'ont pas trouvé un objet suffisamment bon, c'est-à-dire suffisamment contenant pour permettre la croissance psychique, gardent en eux des aspects non développés que je nomme des parties non nées du self. Ces personnes les ont investies de façon négative et les ressentent comme dotées d'un pouvoir destructeur considérable. Ces parties non nées et dangereuses peuvent, par exemple, être représentées dans les rêves par des

animaux sauvages et terrifiants, lions, tigres, panthères, araignées, etc. Il est, à mon avis erroné de les considérer purement et simplement comme des pulsions destructrices dérivées de la pulsion de mort, comme on a trop souvent tendance à le faire. Tout se passe, plutôt, comme si le sujet s'était trouvé confronté à un objet qui n'a ni reçu ni contenu les états émotionnels de l'enfant, ce qui a été assimilé par l'enfant à les rejeter et les condamner comme mauvais. Pour survivre face à cette situation, l'enfant a dû s'identifier à cet objet rejetant (identification à l'agresseur) et il rejette donc son propre self, il a horreur de lui-même. Tel est, à mon avis, le sort des potentialités de l'être qui n'ont pu se réaliser : elles sont, dans la vie psychique, affectées du signe de la négativité et de la destructivité. J'y vois la véritable source de la violence latente ou manifeste que l'on rencontre dans les pathologies narcissiques. La peur de cette violence, si fréquente chez les adolescents, bloque la croissance psychique. Je pense qu'elle est aussi la véritable source de la violence du conflit oedipien, lorsqu'elle imprègne la recherche d'identité sexuelle.

Il faut nettement différencier la violence et la destructivité de la force et de l'agressivité. La force se veut tranquille pour ne pas être confondue avec l'agressivité qui implique une attaque. Mais il faut malgré tout un minimum d'agressivité pour construire une maison et aussi pour construire un self. On le voit dans le traitement de certains enfants qui ont de fortes tendances dépressives : ils ont énormément de peine à intégrer leurs aspects agressifs et à développer leur force, en raison de leur trop grande culpabilité. Mais la violence, quant à elle, peut être considérée comme ayant un aspect suicidaire plus ou moins manifeste mais que l'on peut considérer comme constant. La violence désespère de l'avenir et le détruit. Or, la vie psychique de l'homme s'inscrit dans un devenir, c'est une forme en évolution dans le temps, évolution favorable ou défavorable selon les conditions de milieu et le degré de résistance au changement, dont je pense qu'il est lui-même fonction du degré de tolérance à la souffrance dépressive en tant que souffrance fondamentale de l'homme en devenir. Une perspective psychosomatique sur la vie humaine montre que les débuts et la fin de la vie ont beaucoup plus de liens qu'on ne pourrait le croire, dans le sens où les conditions de la fin de la vie seront très largement conditionnées par l'équilibre et l'intégration psychosomatique atteints pendant les tout débuts de l'existence. Les psychosomaticiens s'accordent à relier beaucoup de maladies somatiques à la décompensation de noyaux dépressifs clivés, qu'on les nomme

“dépression essentielle” comme P. Marty ou “dépression primaire” comme F. Tustin. Souvenons-nous de ce que Fritz Zorn a écrit quand il a découvert la tumeur maligne dont il allait mourir : “Bien que ne sachant pas encore que j’avais le cancer, intuitivement je posais déjà le bon diagnostic car, selon moi, la tumeur c’était des “larmes rentrées”. . . toute la souffrance accumulée, que j’avais ravalée pendant des années, tout à coup ne se laissait plus comprimer au-dedans de moi : la pression excessive la fit exploser et cette explosion détruisit le corps. . . Je crois que le cancer est une maladie de l’âme qui fait qu’un homme qui dévore tout son chagrin est dévoré lui-même”.

La violence implique aussi l’existence de mécanismes de clivage plus ou moins rigides entre des aspects très différents de la personnalité qui doivent être maintenus séparés les uns des autres pour des raisons de sécurité, en particulier pour éviter des explosions de violence plus ou moins suicidaire. Le clivage entre les bons et les mauvais aspects de l’objet était, pour M. Klein, un mécanisme schizoïde mais nécessaire du développement : nécessaire pour séparer et protéger les bons aspects de l’objet et du self contre les mauvais et permettre d’établir entre les bons aspects du self et ceux de l’objet une alliance suffisamment forte pour intégrer le mauvais au sein de la position dépressive. Mais un tel clivage fait-il vraiment partie du développement normal ou bien plutôt ne doit-il pas être mis en oeuvre, conjointement avec les autres mécanismes schizoïdes décrits par M. Klein dans la position schizo-paranoïde (l’idéalisaton, le déni et le contrôle omnipotent de l’objet), à titre de défenses de survie lorsque les conditions d’environnement ne permettent pas à l’enfant de se développer favorablement ? Je penche maintenant pour cette deuxième hypothèse depuis que j’ai constaté combien il était difficile de réduire les clivages précoces induits dans la personnalité par les ruptures graves avec l’environnement. Je me rallie donc à la position prise par Freud en 1938 sur “Le clivage du moi dans le processus de défense” et où il écrit qu’un clivage massif avec déni de la réalité est toujours pathologique et effectué “sous l’influence d’un traumatisme psychique”. C’est “une déchirure dans le moi, déchirure qui ne guérira jamais plus, mais grandira avec le temps”. Le prototype du clivage pathologique n’est-il pas celui qui est induit par le négativisme massif de l’enfant autiste, le clivage qui s’établit alors entre la mère et l’enfant et d’où découleront tous les clivages ultérieurs. Comme l’écrit Cyrille Collard dans “Les Nuits Fauves” : “Suis-je né à ce point divisé? Ou bien m’a-t-on coupé en

morceaux peu à peu, parce que unifié, d'un seul bloc, je serais devenu trop dangereux, incontrôlable ?”

L'un des modes de clivage pathologique les plus courants est le clivage entre les aspects masculins et féminins de la personnalité. J'y ai fait allusion au début de cet exposé. Je puis y revenir maintenant en considérant les aspects maternel et paternel, féminin et masculin du rôle contenant de chacun des deux parents pour le développement de l'enfant. Bion a schématisé la relation contenant-contenu par les signes féminin-masculin. Mais lequel contiendrait l'autre ? Il m'a semblé que le contenant maternel était surtout celui des liens avec le passé, avec les racines de l'être, il est le garant de sa continuité; tandis que le contenant paternel représente souvent les liens avec l'avenir et la protection nécessaire contre l'inconnu de l'avenir. On peut le voir à travers la défense maniaque qui, en permettant une évacuation normalement temporaire de l'excès de souffrance dépressive, réalise une fuite vers l'avenir. Or, ce mécanisme de fuite maniaque s'opère grâce à une identification phallique avec le contenant masculin-paternel qui permet d'évacuer la dépression dans le contenant féminin-maternel, le sujet se protégeant d'un retour de cette dépression par un clivage de la bisexualité. Si ce clivage est trop rigide et trop durable, la dépression maintenue dans le contenant féminin-maternel enferme les parties correspondantes du self dans le passé et les empêche de se projeter dans un devenir. C'est ainsi que je comprendrais le “refus de la féminité” évoqué par Freud et, d'une façon générale, les difficultés d'intégration de la bisexualité dans les deux sexes.

Par contre, lorsque celle-ci est bien intégrée et basée sur une bonne relation esthétique primaire, le masculin et le féminin peuvent se combiner sans violence, mais non sans force, celle de la passion suffisamment bien tempérée par la pensée. Si le féminin est associé à la beauté, le masculin peut alors être associé à la force. Bien intégrée dans sa bisexualité, mais fidèle à son sexe, la féminité peut développer la force de sa beauté, tandis que la masculinité, de son côté, développerait la beauté de sa force. C'est du moins la grâce que l'on peut leur souhaiter à toutes deux.